



Le tigre se dressa contre le tronc de l'arbre

— De nouveau en retard!... toujours en retard, se répétait-il. L'individu fait un voyage d'exploration à travers le Congo... Trouvez donc un malfaiteur qui joue des tours pareils... Et comme d'habitude, il a eu soin de ne point dire où il se rendait... Me voilà sans ressources... De nouveau trop tard, et de deux jours... C'est à devenir fou!

Monsieur Lamiot se rendit à bord du vapeur qui l'avait amené en Afrique.

Il voulait s'occuper de ses bagages,

Tandis qu'il se trouvait à bord, il entendit incidemment une conversation, qui le fit bondir de joie.

Son cœur se mit à battre à coups précipités...

— Allons, tous ces ballots marqués d'une croix rouge ne

doivent être que mis sur quai... On viendra en prendre livraison là. Ils sont destinés à un Anglais, un certain Mister Steadily...

— Il n'y a pas mal de colis... Cet Anglais compte sans doute ouvrir un comptoir à Boma...

— Non, mon cher, je crois qu'il veut civiliser les noirs avec toutes ces marchandises... Il se rend à l'intérieur du pays.

— Je lui souhaite bonne chance !

— Pourvu qu'il ne soit pas rôti par l'un ou l'autre amateur de chair humaine...

— On le dégusterait même frais...

Monsieur Limiet ne perdit pas des yeux les colis marqués d'une croix rouge, et, lorsqu'ils furent entassés sur le quai, il ne s'en éloigna pas d'une semelle...

Sa faction ne dura pas longtemps.

Bientôt, un Européen, accompagné d'un indigène, vint prendre livraison des colis.

Monsieur Limiet eut tôt fait de lier conversation avec le blanc, qui semblait être un fonctionnaire de l'Etat indépendant.

— Tous ces colis sont destinés à Mister Steadily ?

— Comme vous dites.

— Il est déjà parti, Mister Steadily ?

— Parfaitement.

— La marchandise restera donc séjourner ici jusqu'au retour du propriétaire ?

— Nullement... dans quelques jours il en prendra livraison, à quelques centaines de kilomètres d'ici...

— On les envoie à sa suite?... Fumez-vous, par hasard ?

Monsieur Limiet avait tiré son étui à cigares et le tendait au fonctionnaire.

— Je vous remercie... Mister Steadily semble vous intéresser... C'est un drôle de corps... Vous le connaissez ? Et riche... il paraît qu'il est immensément riche... J'ai appris au consulat anglais qu'il est puissamment protégé... il doit être très influent.

— Encore un, se dit Limiet.

Le cigare semblait avoir délié la langue du fonctionnaire.

Ce dernier poursuivait :

— Une partie de la caravane de Mister Steadily a quitté Boma il y a quelques jours... L'autre partie, que je suis chargé d'organiser, part demain... Les porteurs et les soldats qui les accompagnent auront à faire des marches forcées, pour tâcher de rattraper la tête de la colonne... Leur chef est le moricaud que vous voyez à mes côtés... Mister Steadily a eu tort de ne pas confier le commandement de sa troupe à un blanc... Dieu sait s'il verra jamais la moitié de ses

colis... Il n'y a pas de plus grands voleurs que ces faces de suie... Dès chacals!... Mais enfin, il en a décidé ainsi, et c'est à lui de supporter les conséquences de sa décision.

Le visage de Monsieur Limiet, qui, depuis sa visite au consulat, marquait un profond mécontentement, s'éclairait soudain.

Il venait subitement de combiner son plan.

— Je suis un ami de Mister Steadily.

— C'est un grand honneur pour vous, Monsieur.

— J'ai voyagé avec lui en Europe, notamment en Algérie.

— C'est un grand bonheur pour vous que vous ne l'ayez pas accompagné à bord du *Sea Mew*...

— Oui et non, dans ces moments difficiles, j'aurais donné beaucoup pour être à côté de mon ami... Je vais tâcher de le rejoindre.

— En ce cas, vous accompagnez sans doute la caravane?

— Oui.

— S'il en est ainsi, ayez ce moricaud à l'œil... Il ne m'inspire nullement confiance... Je crois qu'il vous faudra jouer du revolver, si vous désirez rejoindre en bon état Mister Steadily. Si vous vous apercevez qu'il n'est pas docile, tuez-le sans hésiter. De la sorte, vous inspirerez une salutaire crainte aux porteurs et aux soldats... Si vous lui passez la moindre incartade, ces gens feront bientôt fi de toute discipline et profiteront de la première occasion pour vous assassiner... Soyez donc sur vos gardes...

— Puis-je prendre le commandement de la caravane?

— C'est à dire... en tant que blanc, vous serez naturellement le chef de la troupe, mais le véritable conducteur sera Toba, puisqu'il doit vous indiquer la route, à moins que vous ne connaissiez les parages...

— Non! En effet, vous avez raison. Le type peut me mener où il veut... Il s'agira donc de montrer de l'énergie.

Monsieur Limiet offrit un verre de vin au fonctionnaire, qui réciproqua.

Ils déjeunèrent ensemble, et le soir ils étaient les meilleurs amis du monde.

Entre compatriotes qui se rencontrent bien loin du pays natal, l'intimité ne tarde pas à s'établir.

Le fonctionnaire ne songea pas même que Monsieur Limiet eût pu ne pas être un ami de Mister Steadily.

Au surplus, si tel était le cas, pourquoi pénétrerait-il dans le pays, avec la caravane?

Le lendemain, lorsque la seconde partie de la caravane de Steadily quitta la ville, sous le commandement de Tomba, Monsieur Limiet, monté sur un mulet, se trouvait au milieu des porteurs.

Il continuait la poursuite de l'enfant de la comtesse.

Réussirait-il, cette fois ?

Déjà à Liège, il se sentait sûr de son fait, tandis que maintenant il quittait Boma, pour se rendre au centre du Congo.

En quittant le grenier de Métu, le détective s'était dit : Je découvrirai l'enfant, dussé-je fouiller Liège, parcourir le pays entier... l'Europe entière... dussé-je aller jusqu'au bout du monde !

Cette dernière hypothèse semblait être la bonne.

Il n'allait pas précisément au bout du monde, puisque la terre est ronde et n'a donc pas de bout. Mais c'était déjà le deuxième continent qu'il affrontait.

Verrait-il ici la fin de ses misères ?

---

## CHAPITRE 44.

---

### **Une aventure de Taupin.**

Sous la conduite de Tarara, la caravane de Mister Steadily avait déjà fait un bon bout de chemin... Vers le soir, les tentes furent dressées à proximité d'un village, dont les habitants avaient de nombreux rapports avec les blancs.

Les voyageurs furent donc bien reçus.

Le lendemain, dès l'aube, ils reprirent leur route et vers midi, ils arrivèrent au bord d'un fleuve, qu'ils avaient à suivre sur une étendue assez considérable.

Les pirogues, ou canots, dont ils devaient se servir à cet effet, les attendaient.

C'étaient de très longs esquifs; sur la partie d'arrière était aménagée une sorte de cabine, formée de branchages feuillus, à l'usage des voyageurs.

Les rameurs devaient prendre place sur les bancs aménagés dans l'autre partie de la pirogue...

Il fallut délibérer longuement avec Taupin pour le décider à s'embarquer.

— Allons-nous nous exposer de nouveau au danger ? demanda-t-il .. Ne pourrions-nous effectuer à pied cette partie du voyage... Que venons-nous faire dans cet affreux pays. . Si la route n'était pas aussi longue... je retournerais à Boma .. Mais me risquer sur l'eau, jamais !

Ce ne fut que lorsque Mister Steadily lui fit remarquer qu'il attendait déjà cinq minutes que Taupin, qui calcula rapidement que ces cinq minutes représentaient une amende de trois francs, se décida à prendre place dans la pirogue.

Bêlme et tremblant, il s'assit aux côtés de son maître.

Le Rossai et Jeannot avaient pris place dans la hutte de feuillage d'une deuxième pirogue.

Tarara, qui s'était embarqué dans une troisième pirogue, presque complètement chargée de marchandises, donna le signal du départ.

Les cordages qui retenaient les frêles esquifs au rivage furent détachés, les rames plongèrent dans l'eau, et les canots se mirent en mouvement.

Tout à coup, le conducteur noir s'écria le plus fort qu'il put :

— Hoëh ! Hoëh !

Et tous les rameurs reprirent en chœur :

— Hoëh ! Hoëh !

Hoëh ! Hoëh !

De nouveau le conducteur reprit :

— Hoëh ! Hoëh !

Et les rameurs, de nouveau, lui répondirent :

— Hoëh ! Hoëh !

Hoëh ! Hoëh !

Vingt fois, ces cris furent entonnés sur le même ton.

Puis le conducteur chanta, car c'était un chant nègre, que les rameurs émettaient pour rythmer leurs mouvements, une nouvelle phrase, qui signifiait à peu près :

Nous voguons ! Nous voguons ! Nous voguons !

Hoëh ! Hoëh !

Et le chœur reprit :

— Vers où ? Vers où ? Vers où ?

Hoëh ! Hoëh ! Hoëh !

Tarara reprit :

— Quel est le maître ?

Hoëh ! Hoëh !

Les voix profondes des noirs clamèrent :

— L'homme blanc ! L'homme blanc !

Hoëh ! Hoëh !

Ce chant se poursuivit, toujours sur le même mode monotone et discordant, pendant plusieurs heures.

Les noirs improvisaient les paroles de leur chant, tandis que la mélodie, qui ne variait pas, était sans doute également l'œuvre d'un musicien nègre.

Au début, ce chant paraissait étrange et, puisque tout ce qui semble étrange nous semble original, les voyageurs prêtèrent l'oreille et trouvèrent certain charme à ce chœur improvisé.

Mais à la longue, comme le ton ne variait pas et qu'ils ne savaient comprendre les phrases que les nègres ajoutaient à leur « Hoéh! Hoéh! » les voyageurs s'énervèrent et le chant leur devint désagréable.

A diverses reprises déjà, le Rossai avait crié, de toute la force de ses poumons :

— Taisez-vous donc ! Fermez la boîte !

Mais les nègres, à leur tour, ne comprenaient pas, et ne cessaient de chanter Hoéh! Hoéh!

— Si j'avais seulement mon accordéon, ici, je leur ferais entendre d'autres chansons... Ces damnés faces de suie ne vont-elles pas se taire, à la fin des fins ? Ils commencent à me scier les côtes...

— Cela n'a rien de beau, répondit Jeannot.

— Voulons-nous chanter la Brabançonne ?

— Mais oui. Dieu sait si cela ne les incitera pas à se taire et à écouter.

— Une... deux... trois...

A pleine voix, les deux gamins entonnèrent l'hymne national, mais, en vrais Belges qu'ils étaient, ils n'en connaissaient point leurs paroles, si bien qu'ils proféraient :

— Tararrara tarararra rariré...

Les rameurs ne tournèrent même pas la tête.

— Crois-tu, dit le Rossai, qu'avec notre « tarara » nous ne chantons pas mieux que ces faces de suie ?

— Mais notre chanson est plus courte, heureusement...

— S'ils ne finissent pas, je leur jetterai mes souliers à la tête... Je vais prier ce premier moricaud, avec sa face mal ramonée, s'il veut se tenir coi.

Le Rossai se dressa et toucha le rameur, qui était assis devant lui, sur l'épaule.

Le nègre tourna la tête.

— Monsieur Noiraud, voudriez-vous me faire le plaisir de garder la langue derrière les dents ?

Le nègre montra ses dents blanches, écarquilla les yeux et ricana.

Puis il détourna la tête, et, se reprenant à ramer ; il continua de plus belle :

— Hoëh ! Hoëh !

— Vous en êtes un autre ! s'écria le Rossai. Hoëh ! Hoëh !  
Derochef, il frappa le nègre sur l'épaule :

— Ecoute donc, mal blanchi !

De nouveau, le nègre se retourna, montrant ses dents, et faisant rouler ses yeux dans leurs orbites.

Le Rossai plaça l'index sur la bouche, comme pour imposer silence au noir.

Celui-ci fit cui de la tête, pour dire qu'il avait compris, et se mit à rugir, cette fois, plus fort que jamais.

— Le ferait-il exprès ? se demanda le Rossai.

— On le jurerait, car il rit comme un rhinocéros quand on veut lui imposer silence.

— Essayons un autre moyen, car ils devront finir par se taire.

Le Rossai se dressa encore dans la pirogue et cria :

— Eh Taupin !

— Et bien ? répondit le domestique.

— N'y aurait-il pas moyen de faire taire ces misérables pailleurs ?

— Oui, il y a un moyen.

— Lequel ?

— Tarara me l'a indiqué... Si vous le voulez, m'a-t-il dit je les ferai taire, mais en ce cas, ils ne rameront plus, les canots n'avanceront plus, pour ainsi dire, à moins que le courant ne les entraîne vers le rivage, où ils échoueront, sans qu'on puisse les remettre à flot... Mais Tarara assure qu'ils se tairont peut-être... ce soir... lorsqu'ils iront se coucher...

— S'ils ne rêvent pas qu'ils sont à ramer...

— Je n'avais pas songé à cela...

— Je crois que nous devons imiter les gens qui ne supportent pas le tabac et qui se trouvent dans une chambre où l'on fume... Il ne leur reste qu'à allumer eux-mêmes un cigare ou une cigarette... Nous ne pouvons supporter davantage ce chant nègre... Et bien, chantons aussi... Une... deux... trois...

Et ils se mirent à chanter en chœur.

— Hoëh ! Hoëh !

Le Rossai improvisa des paroles sur la mélodie si attachante et clamait :

— Les moricauds sont des scies...

— Et nous chantons aussi...

— Hoëh ! Hoëh !

Dès que le soleil se coucha, l'obscurité se fit immédiatement, sans crépuscule.

Les rameurs noirs dirigèrent aussitôt leurs embarcations vers la

côte... Ils mirent pied à terre et firent leurs préparatifs pour passer la nuit...

Quant aux blancs, ils restèrent dans les huttes de feuillage, pour y dormir, pour autant qu'ils parvinrent à fermer l'œil, cette première nuit...

Une multitude de bruits qui retentissaient dans la forêt bordant le fleuve, les éveillait dès qu'ils avaient fermé l'œil.

Ils furent donc heureux de voir le jour se lever, attendu qu'il est préférable de rester complètement éveillé que de se reposer de la façon dont ils avaient dû le faire...

De nouveau, les rames frappèrent l'eau, et la chanson monotone des rameurs reprit, toujours sur le même ton.

— Voilà ce qu'il nous faut ! dit le Rossai, ce chant nous bercera... Dormons...

Et, en effet, Jeannot, au bruit régulier des rames, s'assoupit, la tête sur l'épaule de son frère, et celui-ci, bercé par la mélodie africaine, fut bientôt plongé en un profond sommeil.

Le dieu du sommeil porte sans doute un autre nom au Congo, mais ce doit pourtant être le même que celui des anciens, vu que les dieux de ces derniers étaient immortels...

Les voyageurs passèrent ainsi cinq jours et cinq nuits, et ce fut avec un soupir de soulagement qu'ils abandonnèrent enfin les pirogues, pour continuer leur voyage par voie de terre.

Ils durent traverser une forêt vierge, afin de raccourcir la route, et cela leur coûta des peines infinies.

A certains endroits ils devaient se servir de la hache pour se frayer un passage, vu que les lianes et autres végétations parasitaires formaient de véritables baricades...

Les nègres maniaient la hache de bon cœur...

Quant au Rossai, il s'amusait à livrer de véritables luttes avec les lianes, qui semblaient parfois avoir formé d'épais rideaux entre les arbres, pour interdire le passage aux hommes.

Tout à coup, le Rossai laissa échapper un cri de douleur et recula vivement.

— Un animal vient de me mordre ! s'écria-t-il. Ici ! Au poignet.

Tarara se prit à rire.

— Cela vous amuse-t-il tant que ça ? demanda le Rossai. C'est peut-être un serpent ?

— Non, répliqua le conducteur noir. C'est une liane qui se trouve emmêlée dans les aures... Elle est armée d'épines acérées et semble posséder des muscles... Dès qu'on en touche une partie, elle se recroqueville et pique l'agresseur de ses dards... Ça ne présente aucun danger.



— Mais ça fait mal, dit le Rossai.

Vers le soir, ils atteignirent la lisière de la forêt.

L'on décida d'élever les tentes à cet endroit, d'autant plus qu'à quelque distance, ils avaient à traverser une rivière et à rendre visite à un chef nègre, dont le village se dressait non loin de là...

Ils devaient s'attirer la sympathie de ce chef, car sinon ils s'exposaient à beaucoup d'ennuis et même à des dangers.

A peine avaient-ils commencé d'élever leurs tentes, ou quelques noirs s'approchèrent des blancs et les invitèrent à les suivre auprès de leur chef.



Oscar Limiet.

Au nom de ce dernier, ils invitèrent es blancs à passer la nuit dans le village...

Ces villages congolais se composent d'un certain nombre de huttes entourées d'une clôture, ou plus généralement d'une haie vivace, qui protège plus ou moins les habitants des attaques des bêtes fauves.

Mister Steadily, accompagné de Taupin et des deux gamins, se rendit immédiatement auprès du chef, qui lui réserva un excellent accueil.

L'Anglais offrit plusieurs présents qui se composaient de quelques mètres d'étoffes aux couleurs vives.

Dès sa rentrée au camp, il reçut les présents que le chef lui envoyait à son tour.

Une troupe nombreuse de nègres arriva dans le camp.

Les uns apportaient des moutons, d'autres du gibier, encore d'autres des œufs, des poissons...

Toutes ces victuailles eussent suffi à nourrir toute la caravane durant une semaine au moins.

— Voilà des moricands qui font preuve de bon caractère, dit le Rossai. Dans notre pays, si on offrait au bourgmestre d'un village quelques mètres de cotonnade, il ne vous enverrait pas des moutons en retour... Un marchand d'étoffes ferait de bonnes affaires ici.

— Il réunirait en tout cas un beau troupeau de moutons... Ces animaux n'ont que peu de valeur ici, tandis que les cotonnades se payent cher... Tout n'a qu'une valeur relative, suivant la quan

tité. Si les mines fournissaient plus d'or que de cuivre, ce dernier métal vaudrait plus que l'or...

L'on alluma quelques feux aux alentours du camp, afin d'éloigner les bêtes féroces...

Quelques sentinelles furent également postées... moins pour exercer une surveillance sur les tentes que pour entretenir les feux.

Les voyageurs allèrent dormir.

La tente de Steadily était occupée, outre l'Anglais, par Taupin et les deux enfants,

L'autre tente, qui était de dimensions réduites, contenait Tarara et le cuisinier noir, qui était chargé de préparer les repas des blancs.

Quant aux porteurs et aux soldats, ils se bornaient à s'étendre sur le sol, où ils goûtaient un sommeil que maint Européen, couché dans un lit confortable, leur eut envié.

La forêt bruissait de mille rumeurs, où l'on eut pu démêler les voix des fauves...

Taupin ne put s'endormir...

Il prêtait anxieusement l'oreille à ses mille rumeurs, et il lui semblait que ces cris devenaient de plus en plus distincts et qu'ils se rapprochaient de la tente...

Il se dressait alors, s'attendant à voir un lion ou un tigre pénétrer dans la tente pour se jeter sur lui.

La sueur perlait en grosses gouttes sur son front...

Puis il se figurait que la paroi en toile s'écartait... Il se figurait entendre une bête grignoter près de son lit et craignait à chaque instant qu'une bête féroce ne lui morde à l'improviste les jambes ou les bras...

Tremblant de peur, il gagnait l'autre côté de son matelas, si bien que son corps avait fini par reposer plus sur le sol que sur la couchette.

Par moments, il fermait les yeux...

Il voyait alors une araignée gigantesque, presque aussi grosse que lui, aux immenses antennes couvertes de poils et finissant par des pinces, pareils à celles des homards, s'approcher lentement et venir s'accroupir sur sa poitrine...

L'araignée lui plantait les pattes dans la chair et le pinçait jusqu'au sang, tandis qu'elle fixait sur lui le regard vert d'immenses yeux à facettes...

Le domestique s'éveillait en sursaut, la respiration coupée, les deux mains sur la poitrine, comme si l'animal se trouvait réellement là, et comme s'il voulait l'écartier de lui...

Une ombre épaisse emplissait la tente.

Dans la forêt, les bêtes féroces, qui s'étaient mises en chasse

dès la nuit tombée, continuaient de pousser leurs cris redoutables...

— Pourvu qu'il fit jour! soupira le malheureux Taupin. Et dire que les autres ronflent comme s'ils étaient chez eux.

En effet, Mister Steadily ronflait si bruyamment que Taupin l'entendait à travers la toile qui séparait la tente en deux parties.

Le Rossai l'imitait, tandis que le petit Jeannot, dont la couchette était placée près de celle de Taupin, respirait régulièrement, ce qui décelait un sommeil tranquille.

Taupin se retourna encore et ferma les yeux...

Voilà qu'il entendit du bruit dans la partie de la tente où dormait Mister Steadily...

Taupin tendit l'oreille.

Son maître avait poussé un cri.

Taupin s'imagina avoir rêvé de nouveau...

Mais un nouveau cri se fit entendre...

Taupin se dressa sur son séant.

Un coup de feu retentit...

Taupin sauta sur son revolver...

Au même instant, la paroi de toile fut soulevée et un être vivant, homme ou animal, se jeta sur le domestique.

Les nerfs de Taupin étaient-ils surexcités à la suite de la nuit blanche qu'il avait passée ?

Ou bien le domestique était-il peureux de sa nature ?

Il est difficile de trancher la question.

Le pauvre homme lança un cri effroyable et sortit en courant de la tente, se débattant contre l'apparition qui s'était jetée sur lui...

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, poussé par sa frayeur irraisonnée, Taupin s'enfuyait du camp vers le bois...

Il entendit parfaitement que la bête se mettait à sa poursuite, tandis que la sentinelle noire, qu'il dépassait en courant, proférait des sons bizarres...

— Encore quelques mètres, et l'animal me saisit, me terrasse, et voilà ma dernière heure venue...

A un moment donné, il n'entendit plus rien derrière soi.

Hors d'haleine, il interrompit sa course.

Plus rien...

Il osa tourner la tête...

Rien à voir, en dehors de quelques troncs d'arbres qui se trouvaient dans son voisinage immédiat... En dehors de cela, la nuit, l'épaisse nuit...

L'animal avait-il interrompu la chasse ? S'était-il enfui pour une raison inconnue ?

La frayeur de Taupin diminua quelque peu... Il respira...

Mais il se rendit brusquement compte de la situation précaire dans laquelle il se trouvait... Il comprit que la peur lui avait fait faire une bêtise, qui pouvait lui coûter cher...

La frayeur le saisit de nouveau...

— Retourne au camp, lui soufflait une voix intérieure... Retourne au camp, ou tu es perdu...

En toute hâte, il rebroussa chemin.

Mais de toutes parts, les éléphants et d'autres fauves de grande taille avaient sillonné la forêt, en y traçant de nombreux sentiers qui s'entrecroisaient...

Taupin s'imaginait retourner vers le camp... Mais au bout de quelques instants d'une course effrénée, ne voyant pas la lueur des feux, il se rendit compte qu'il avait pris un mauvais chemin, et qu'il s'était éloigné de plus en plus du camp.

Que faire !..

Une sueur froide mouilla ses tempes...

Si le hasard ne lui faisait trouver le bon chemin, il était perdu irrémédiablement.

Il ne pouvait espérer rencontrer des hommes dans cette forêt vierge...

Et s'il en était ainsi, ce ne pouvaient être que des sauvages, qui n'auraient encore jamais vu de blancs, et qui l'attaqueraient sans aucun doute, le tueraient, pour le dévorer peut-être.

Si, par bonheur, tel n'était pas le cas, les nègres ne pourraient lui indiquer le chemin du camp, et ce pour deux bonnes raisons...

Taupin ignorait le langage des indigènes et n'aurait, au surplus, pu indiquer le nom de l'endroit où Mister Steadily avait établi son camp...

Toutes ces idées s'entrechoquaient dans le cerveau du domestique...

Taupin resta stationner... il n'osait avancer ni reculer.

Ses membres lui semblaient de plomb..

Les broussailles semblaient bruire de mille bruits inconnus, les branches des arbres s'agitaient au-dessus de lui, et à courte distance, il entendait les hurlements des fauves...

Et le malheureux se trouvait seul au milieu du bois, abandonné de tous...

Tout à coup, son cœur cessa de battre...

Dans le taillis, devant lui, il avait aperçu deux points lumineux qui le fixaient...

C'était sans nul doute un animal sauvage qui le regardait.

Taupin sauta de côté, se précipita sur l'arbre le plus proche, et le désespoir décuplant ses forces et son agilité, il réussit à grimper sur le tronc...

Il était temps...

A ce moment précis, l'air siffla comme au passage d'un objet lancé avec force...

C'était l'animal qui avait bondi...

Taupin monta plus haut encore, et trouva un point d'appui sur une grosse branche...

Le tigre, car c'était un tigre de belle taille, se dressa contre le tronc de l'arbre, sur lequel il posa ses pattes de devant. Comprenant qu'il ne pouvait atteindre ainsi sa proie, l'animal fit entendre un sourd rugissement que les échos de la forêt répétèrent...

Ce rugissement vint frapper d'épouvante le malheureux...

Le tigre fit plusieurs fois le tour du tronc, puis il se coucha au pied de l'arbre, la tête plate appuyée sur le sol.

De temps en temps, il fixait ses yeux glauques dans la direction de sa proie. Heureusement que Taupin ne rencontrait pas ce terrible regard.

Son anxiété n'eut fait que croître par là, car les yeux du terrible animal disaient clairement :

— Au gîte se trouvent ma femelle et mes deux jeunes, qui attendent que je leur rapporte quelque friandise... Un bifteck, leur serait un véritable régal. . Vous m'avez l'air gras, dodu, et appétissant... Vous finirez par tomber de l'arbre, et rien au monde n'est aussi patient qu'un tigre, père de famille...

Si Taupin ne voyait pas l'animal, il entendait sa respiration bruyante, qui décelait sa présence au pied de l'arbre...

Quoique le tigre eut tenu pour soi ses réflexions, Taupin ne se cachait pas la nature des sentiments de l'animal.

Il n'eut pu dire depuis combien de temps il se trouvait sur l'arbre, mais quand le jour vint enfin, il lui sembla avoir passé une éternité dans sa périlleuse situation...

Dès que le jour le lui permit, il regarda le sol.

L'animal qui était étendu au pied de l'arbre était magnifique...

Le tigre leva encore la tête et regarda longuement Taupin. Puis il reposa la tête sur ses pattes de devant.

Il semblait dire :

— J'ai tout le temps, moi !

Taupin avait détourné les yeux.

— On m'a toujours dit, pensait-il, que ces animaux savent fasciner leur proie... Si je le regardais, je tomberais de l'arbre comme un fruit mûr... Mais comment faire pour me tirer de là ? Pourvu que je puisse conserver assez longtemps mon poste, le tigre perdra peut-être patience... Mais je me sens déjà raide comme un pieu... Et si je parviens à toucher le sol, sain et sauf, comment retrouver le camp ?

Il se remémora les événements de la nuit.

— Qui sait ? Toute notre caravane est peut-être décimée... Qui sait si ce n'est pas un cannibale qui a pénétré dans la tente. Si j'étais sûr qu'ils eussent tous péri, je donnerais également ma démission de vivant... Je me laisserais tomber de l'arbre et je dirais au tigre :

— Mon cher, me voici... Bon appétit...

Mais rien ne me dit qu'ils soient morts, et ils pourraient parfaitement se mettre à ma recherche... Ils peuvent me découvrir... Il y a encore un peu d'espoir, mon ami Taupin, attends encore un peu avant de te laisser dévorer...

Avec le jour, le courage de Taupin était revenu.

Il ne se cachait pas tout ce que son aventure avait de périlleux, mais il nourrissait l'espoir d'être délivré de sa triste situation.

Tout à coup, il songea à son revolver qu'il avait emporté en prenant la fuite.

À grand, peine, il parvint à changer quelque peu sa position, et un cri de joie lui échappa.

Le tigre leva la tête et regarda Taupin, qui de nouveau, détourna les yeux.

Il venait de trouver son revolver !

— Cela modifiera peut-être les dispositions de ce vaurien tigré, dit Taupin. Si je parviens à lui loger adroitement six balles dans le corps, il aura peut-être moins envie de me faire servir de déjeuner. Attention, Taupin !...

Il se pencha un peu en avant et visa attentivement.

A ce moment, le tigre lui lança un regard fulgurant.

Serait-il vrai que ces animaux possèdent le pouvoir de fasciner leurs victimes, et de les faire tomber des arbres où ils se sont réfugiés ?

Où Taupin perdit il son équilibre, en se penchant un peu trop, poussé par son désir de ne pas manquer son coup ?

Toujours est-il qu'au moment où le domestique allait tirer sa première balle, il perdit l'équilibre et en jetant un cri d'effroi, il vint tomber sur le tigre.

Moment terrifiant !

Taupin était tombé sur le dos de l'animal, qui au moment, sembla ahuri par cette attaque imprévue...

Taupin, heureusement, ne perdit pas son sang-froid dans cet instant suprême.

Il posa le canon de son arme sur la poitrine de l'animal qui s'était redressé, et, sans perdre une seconde, il lâcha ses six coups l'un après l'autre.

Puis, ne pouvant plus résister à ses nerfs surexcités, il perdit connaissance...

. . .

Mais que s'était il donc passée en somme, dans la tente de Mister Steadily, que nous avons quittée en même temps que Taupin lorsque celui-ci, réveillé par une détonation, avait dû lutter avec un animal velu, qui avait tenté de le dévancer ?

Mister Steadily ne pouvait dormir sans lumière, c'est à dire dans une obscurité absolue.

Plusieurs personnes sont dans ce cas.

Il avait donc acheté une lanterne d'un nouveau modèle, qui, quoique brûlant à l'huile, possédait, à cause de la disposition de ses verres, un pouvoir éclairant analogue à celui d'une ampoule électrique...

Cette lanterne était posée sur un guéridon, placé à côté du lit de camp de l'Anglais... Sur ce guéridon, se trouvait également un revolver chargé.

Une multitude de sokos, — une espèce de singes d'assez forte taille, que les nègres apprivoisent parfois, qui se montrent alors aussi fidèles que nos chiens, — habitaient la lisière du bois, où Mister Steadily avait établi son camp..

Ils sont très intelligents et ont ceci de commun avec les hommes en général, et avec les nègres en particulier, qu'ils sont très voleurs..

D'ordinaire, ils parcourent la forêt, tenant un long bâton d'une main, tandis que l'autre est posée sur leur tête..

Une troupe de ces sokos, attirée sans doute par les feux du camp, s'était approchée de celui-ci et tenaient conseil non loin de là, afin de décider s'ils se risqueraient plus loin...

Ils se décidèrent d'envoyer l'un d'eux en reconnaissance.

A quatre pattes, le singe put s'approcher de la tente, sans être aperçu par les quatre sentinelles nègres, qui, sans doute, fatiguées par la longue traite qu'ils avaient fournie durant la journée, ne faisaient pas très bonne garde.

Il leva la toile qui clôturait la tente et regarda à l'intérieur de celle-ci.

A la lumière de la lanterne, il vit scintiller le canon du revolver de Mister Steadily..

Le singe arriva jusqu'à proximité de cet objet brillant et s'en saisit.

Ces sokos sont des voleurs, ai-je déjà dit, et tout ce qui brille les attire.

Encore un point de comparaison avec leurs descendants selon Darwin, car la plupart des hommes, quoiqu'ils sachent que tout ce qui brille n'est pas or, sont attirés tout d'abord par tout ce qui brille, scintille ou reluit.

Le singe regarda alternativement le revolver et la lanterne. Il prit l'arme d'une main et voulut saisir de l'autre cet objet qui répandait de la lumière.

Mais il prit le verre, qui était brûlant, et se fit mal aux doigts.

Il poussa un cri de douleur et laissa tomber la lanterne sur le sol.

Mister Steadily s'éveilla et se dressa dans son lit.

Il aperçut le monstre qui se trouvait devant lui, couvert de poils, au visage brun, repoussant, et tenant un revolver d'une main.

Le singe laissa tomber le revolver...

Celui-ci rebondit sur le sol, et comme Mister Steadily avait l'habitude, avant de se coucher, d'enlever la baguette de sûreté, afin de pouvoir employer immédiatement son arme, car, lorsqu'on s'éveille en sursaut, la moindre négligence peut avoir des suites graves, le revolver partit..

C'était ce cri et cette détonation que Taupin avait entendus lorsque le singe, qui avait pris la fuite au bruit, s'était élancé dans l'autre partie de la terte, d'où il l'avait suivi dans le camp et de là dans la forêt.

Bientôt toute la caravane fut sur pied.

Lorsque Mister Steadily raconta ce qui venait de se passer, Tarara comprit immédiatement que l'on avait eu à faire à un singe.

Les quatre sentinelles furent remplacées par d'autres, et Tarara les condamna immédiatement à recevoir le lendemain vingt-quatre coups de fouet...

Cet exemple donna à réfléchir à leurs successeurs, qui jurèrent leurs grands dieux de faire en sorte d'empêcher n'importe quel être de pénétrer dans le camp et d'y troubler le sommeil du maître.

— Mais où donc est Taupin ? demanda Jeannot, lorsque tout le monde voulut regagner les couchettes.

En ce moment, nul ne songeait au domestique.

— En effet, dit Mister Steadily, où est mon valet ?

Taupin fut appelé à grands cris et on le chercha par tout le camp... Mais Taupin ne donna pas signe de vie et ne fut découvert nulle part.

— Que signifie tout cela ! s'écria l'Anglais. Va-t-il nous occasionner de nouveaux ennuis ? Pour être tranquille, l'on devrait se



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---